

Quand le militantisme déconne : injonctions, pureté militante, attaques... (6/8)

La question compliquée et parfois houleuse du militantisme nous intéresse depuis longtemps à Framasoft, aussi avons-nous demandé à Viciss de Hacking Social, de s'atteler à la tâche.

Voici déjà le sixième épisode [si vous avez raté les épisodes précédents] de son intéressante contribution, dans laquelle elle examine des causes classiques ou plus inattendues du militantisme déconnant.

Nous publions un nouveau chapitre de son travail chaque vendredi à 13:37 sur le Framablog, mais si vous préférez, vous pouvez télécharger dès maintenant l'essai intégral de Viciss qui comprend une bibliographie revue et augmentée :

Quand le militantisme déconne, format .pdf (5,6 Mo)

Toutes les sources sont sous licence Creative Commons CC-BY-SA et disponibles sur ce dépôt.

D'autres causes du militantisme déconnant

Le surmenage

Quand on est surmené, on essaye de régler les problèmes au plus vite pour en traiter d'autres plus urgents, donc il est totalement logique qu'on en vienne à être plus sec dans notre ton, qu'on ait plus tendance à l'injonction pour obtenir de l'autre un comportement immédiat afin qu'il cesse de nous solliciter. Le problème ce n'est ni nous, ni l'autre qui

sollicite ou fait un truc pour lequel on va l'injonctiver en réaction, mais bien la situation de surmenage. Or, c'est extrêmement courant en militance, parce que les mouvements n'ont pas souvent les moyens de gérer tout ce qu'il y a à gérer, parce que la militance mène à affronter des situations particulièrement surmenantes, stressantes, parfois oppressantes et violentes. Et même lorsque la situation surmenante est loin derrière, il y a toujours cette menace qu'elle revienne sous peu, d'autant qu'elle laisse souvent des traces. En conséquence, notre cerveau maintient ce mode « sous tension » par prévention, parce que cela s'est avéré une manière efficace de gérer le moment tendu.

Autrement dit, dans ce cas de figure ce n'est ni la faute du militant, ni de l'allié qui faute ou qui aurait un comportement qui va générer une critique, mais bien un problème situationnel qui demande des solutions organisationnelles. La situation d'urgence, de surmenage peut être inévitable, en ce cas, l'idéal est d'avoir un mode de fonctionnement préétabli pour ces situations particulières, et d'autres modes de fonctionnement pour les autres situations. Ce n'est pas forcément incohérent d'avoir un mode plus « hiérarchique » dans une situation de forte confrontation avec l'adversaire, avec des règles plus serrées, parce que la violence ou les risques peuvent obliger à cela, et parfois le rôle donné à chacun dans un groupe peut avoir des effets protecteurs ; parmi les hackers, j'ai pu voir à l'œuvre à la fois un mode quasi-militaire lors d'opérations risquées impliquant beaucoup de monde, avec des instructions très strictes qui ne laissaient pas de place à de l'initiative personnelle, parce que c'était à la fois le moyen de mener à bien l'opération et de protéger tout le monde de risques très concrets. Mais dès que l'opération était terminée, l'autogestion sans chef, do-ocrate (le pouvoir à celui qui fait/initie un projet), anti-autoritaire, reprenait le dessus pour fomenter de nouvelles opérations. Il s'agit de pouvoir switcher, être flexible dans l'organisation et dans les modes

d'agir afin de coller aux besoins particuliers de la situation, et ne pas rester en mode « menaces » lorsque celles-ci ne sont pas présentes.

Quoi qu'il en soit, le surmenage et les dérives que cela entraîne ne peuvent être résolus que par des modes d'organisation qui sont pensés en fonction des situations. Cela n'est pas un problème qui peut être résolu en se focalisant sur un individu « fautif ».

Le manque d'information

Pour reprendre l'exemple de « vous connaissez PeerTube ? » qu'on a eu des centaines de fois, c'était saoulant non pas parce que les gens l'étaient, mais parce qu'il leur manquait l'information que nous étions déjà partisans de PeerTube, que nous avions déjà nos vidéos sur des instances, que des dizaines d'individus avant eux n'arrêtaient pas de nous le dire, et qu'ils ne devinaient pas eux-mêmes qu'il leur manquait ces informations. Et si nous l'avions répété sans cesse, nous aurions été nous-mêmes saoulants, c'est pourquoi nous ne l'avons pas fait. J'ai vu aussi le même genre de problème chez des individus participant à des formes de *cancel culture*¹ – malgré eux : ils se permettaient une certaine agressivité se pensant seuls dans les commentaires à avoir ce ton et ne se rendant pas compte qu'ils contribuaient à rejoindre une meute qui attaquait déjà de toutes parts sur le même ton.

Avant de conseiller, ordonner, critiquer, s'énerver contre quelqu'un ou un groupe, on pourrait tenter de s'informer au préalable des positions de la personne qu'on cible, en regardant ce qu'elle a pu déjà répondre par le passé à ce sujet, si elle a parlé de ses positions quelque part, si elle n'a pas déjà fait ce qu'on voudrait qu'elle fasse, etc. Parfois, cela suffira à combler le manque d'informations et il n'y aura pas besoin d'interpeller la personne (par exemple, on

pourra voir qu'elle connaît déjà PeerTube ou qu'elle a déjà exprimé son choix pour/contre en public).

Il s'agirait avant toute interaction de partir du principe qu'on ne sait pas d'emblée les positions des personnes, leur savoir ou leur ignorance d'un sujet, mais d'enquêter avant.

Cela peut fonctionner en situation où l'on initie l'interaction avec un autre sur le Net, comme dans une situation où l'on est attaqué par un autre. Même si on repère que l'autre veut par exemple nous humilier ou nous écraser, on peut partir du principe que ce n'est peut-être pas ça, et tout simplement poser des questions pour bien comprendre sa position². Par exemple « *Vous me dites que d'avoir mis le mot « bonheur » dans ce titre est odieux et insupportable, quel est l'élément associé à bonheur qui vous paraît odieux ?* » et on cherche à comprendre ce qui a éveillé le sentiment négatif chez l'autre, on enquête sans jugement ni défensivité. Cela peut lever pas mal de malentendus et pacifier l'échange.

Sur Internet, le manque d'informations c'est aussi l'absence de langage non verbal (absence du ton de la voix, des mimiques de visage, des gestes du corps, etc.). Ainsi, on a tous un déficit d'informations parfois énorme sur l'état émotionnel dans lequel a été posté un message et dans quelle visée. Et encore une fois, on oublie totalement qu'il nous manque quantité d'informations pour interpréter ce message parce qu'IRL, lorsqu'on est neurotypique, on a l'habitude d'avoir toutes ces informations automatiquement sans qu'on en ait conscience. Sur la toile, on va alors avoir le même réflexe et interpréter le message automatiquement, en voyant une offense dans une ironie, en voyant de l'ironie dans un message pourtant sérieux, etc. Pour pallier ce manque d'informations non verbales, on va se concentrer sur d'autres indices tels que la ponctuation, y plaquant un sens qui n'est pourtant pas celui du locuteur. D'autant que l'usage et la connotation des ponctuations varient selon des facteurs socio-culturels, tels

que l'âge de la personne : les boomers pourront avoir tendance par exemple à terminer tous leurs tweets d'un point, selon l'usage « académique » qu'ils ont profondément intériorisé, sans exclamation ni smiley³, ce qui pourra donner l'impression, selon le propos tenu, à un ton brutal, voire un mode passif-agressif, alors qu'il s'agissait parfois tout simplement d'une volonté de soigner son écriture, sans froisser son interlocuteur. Même chose pour l'usage des points de suspension dans un message, qui pourra être utilisé différemment et suggérer de multiples interprétations contradictoires... On se focalise sur ces petits détails, car on cherche une substitution à ce langage non-verbal qui nous manque cruellement. S'ensuivent donc quantité de malentendus de toutes parts.

Là encore, on peut prévenir la situation en étant très explicite lorsqu'on s'exprime, avec tout ce qu'on a disposition (smiley, formulation de politesse, soin aux styles de la phrase, mots, expression explicite de son émotion/son état/ses buts, etc.).

Ou encore lorsqu'on est l'interlocuteur, demander des précisions sur le message, poser des questions jusqu'à être sûr de bien comprendre, avant de juger son but. Ça peut paraître long dit comme ça, mais en fait poser une question ce n'est parfois qu'une seule phrase. Et parfois la réponse suffit à se faire une idée.



« Ambassadeur : Honte et fierté mélangées. Nos ennemis nous ont appelés « tanks vivants ». Ainsi que par des noms moins flatteurs. » On peut même s’amuser à utiliser la méthode Elcor (dans les jeux Mass Effect, les Elcors sont des êtres qui ne peuvent partager une communication non-verbale avec les autres espèces, ni même faire transparaître leurs émotions dans leurs voix ; pour pallier ce manque, ils commencent systématiquement leur propos par un mot qui donnera la bonne teinte émotionnelle à leur discours). D’autres exemples [ici](#).

La réaction à la notoriété bizarre du Net : les relations parasociales

C’est un terme qui a été formulé en 1956 par Horton et Wohl pour décrire les relations unilatérales d’un·e artiste avec son public : les spectateurs peuvent se sentir comme amis avec ceux-ci, donc croire tout connaître de lui, alors qu’en fait non. Aujourd’hui, ce type de relations est encore plus répandu parce qu’on peut tous être cet « artiste » qui envoie ou partage du contenu avec une communauté qui le suit.

D’une part, la personne qui a une petite ou grande notoriété sur le Net ne sait rien de vous et ne peut rien déduire de votre comportement habituel (par exemple, elle ne peut pas savoir

que lorsque vous employez des injures, c'est du second degré ou une marque d'amitié ; elle ne sait pas que vous êtes peu versé dans les formules de politesse mais néanmoins cordial), elle peut donc difficilement interpréter des remarques qui seraient à double sens, encore plus sans avoir accès à votre langage non verbal pour comprendre. Le militant déconnant peut croire que cette personne à notoriété va parfaitement le comprendre, qu'il est sympa d'office, qu'importe le style du message, parce que lui, il la connaît bien mais oublie qu'elle, elle ne le connaît pas du tout. Et là peuvent se créer de très forts malentendus.

D'autre part, en tant que spectateur, bien qu'on ait ce sentiment de familiarité avec la personne à notoriété, on ne la connaît pas du tout : on ne peut pas savoir si elle est en dépression ou si elle traverse une phase difficile, elle peut très bien partager quelque chose de sombre tout en étant dans une situation joyeuse dans son quotidien, tout comme partager de la joie en broyant du noir. Là encore, avant d'entamer une démarche qui risque potentiellement d'être dure à digérer pour l'autre, on peut poser des questions, « tâter le terrain » pour savoir si c'est le bon moment ou non de parler de telle chose ; on peut aussi se rappeler qu'on ne connaît la personne qu'à travers son travail/œuvre/partage, pas sa vie tout entière qui peut être radicalement différente. Même des vlogs réguliers qui pourtant renseignent sur la vie de la personne sont sélectifs, ne sont qu'un aperçu de sa vie, ce qu'elle accepte de montrer. Tout comme on ne peut déduire le bien-être d'un vendeur de sandwichs à la qualité dudit sandwich (qui peut par exemple avoir été cuisiné sous une pression énorme), on ne peut pleinement déduire l'état d'esprit d'un partageur à son seul partage. Pour connaître un peu le milieu, je dirais que lorsque vous vous adressez un partageur/créateur sur le Net, il est probable qu'il est en dépression, en burn-out ou surmené, qu'importe la vivacité dont il peut faire preuve dans ses œuvres. Il serait plus prudent d'éviter de partir du principe qu'il peut encaisser toutes les récriminations.

L'autre aspect de cette relation parasociale, c'est que parfois, les spectateurs confondent ces petites célébrités du Net avec les célébrités classiques : c'est-à-dire qu'ils partent du principe que la notoriété est accompagnée d'un statut supérieur (plus de pouvoir, plus de possibilités, plus d'argent, plus de moyens, plus d'influence, etc.), donc qu'elles auraient en quelque sorte pour devoir d'utiliser ce trop-plein de privilèges qu'il leur serait offert, notamment pour vanter ou exercer une pureté militante. Or, même des gens qui ont une forte audience sur le Net peuvent n'avoir aucun privilège matériel par rapport au spectateur moyen, peuvent toujours être salarié smicard, au chômage, voire dans des situations de grande pauvreté, de sérieuses difficultés. Et vous n'en saurez généralement rien.

Cependant je comprends, ça peut être trompeur qu'une petite célébrité sur le Net en galère au quotidien puisse avoir le même nombre de followers⁴ qu'une petite célébrité de la télévision qui elle, peut avoir des moyens plus importants, le soutien d'une structure, des relations qui la mettent à l'abri, etc. Bref, la notoriété du Net doit être déconnectée dans nos représentations des privilèges, car la notoriété sur la toile n'est pas synonyme d'avantages matériels ou sociaux⁵.

La suspicion d'infiltrés/d'ennemis

L'infiltration dans un groupe militant est malheureusement une pratique existante, d'autant plus sur le Net où il est souvent facile de rejoindre le Discord d'un autre groupe militant pour glaner des informations ou pour troller en interne (ce que l'on peut retrouver par exemple dans des groupes politiques fortement engagés, notamment entre fascistes et anti-fascistes). La suspicion d'infiltrés (ou la présence effective de ceux-ci) peut nous faire nous méfier des alliés, des spectateurs, et nous mettre en mode paranoïa. C'est un cercle vicieux terrible, et j'avoue que je n'ai pas la solution contre cela d'autant que je l'ai malheureusement déjà vécu

dans certains mouvements (présence réelle d'infiltrés professionnels, confirmée par des leaks découverts plus tard et publiés dans certains médias). L'idée serait peut-être de se concentrer davantage sur les actions qui sont proposées, de les évaluer au regard du mouvement et des buts de celui-ci, ce qui permettrait d'éviter des catastrophes. Les infiltrés ou individus malveillants auront tendance à diviser, créer des conflits internes, proposer de s'attaquer aux alliés et spectateurs, chercher à obtenir des postes à pouvoir de décisions, épuiser les éléments les plus doués, proposer des actions honteuses/inefficaces qui ne permettent pas de se confronter à l'adversaire. Donc, ce n'est pas tant qu'il faudrait le traquer pour le virer, mais davantage prendre soin des alliés, des spectateurs car c'est une politique plus puissamment établie : ces projets saboteurs ne seront alors pas suivis parce qu'ils apparaîtront incohérents, inadaptés.

La suspicion qu'il y ait des infiltrés ou qu'untel ait des projets malveillants ou potentiellement destructeurs pour le groupe (par exemple, un membre qu'on pense vouloir nuire au mouvement suite à un conflit mal résolu en interne, ce qui arrive assez fréquemment : tout militant d'expérience aura sans doute en mémoire l'exemple d'un ancien camarade qui, sous l'effet du ressentiment, a pu se mettre à saper activement un mouvement ou à vouloir nuire à ses membres) peut également n'être qu'une simple suspicion qui s'avérera plus tard infondée, et ça serait dommage que l'activité militante soit détournée juste parce qu'on est en mode méfiance et qu'on a peur des menaces internes. Cependant, là aussi, je pense qu'on peut tenter d'éviter les problèmes en se concentrant sur les actions au cœur du mouvement, celles qui sont les plus concrètes et les plus cohérentes.

1. « Cancel culture » : « pratique qui consiste à dénoncer

des individus (ou structures) dans le but de les ostraciser ». Plus d'infos sur Wikipédia, ou sur Neonmag.↵

2. Ici, je me base sur les pratiques et méthodes de Carl Rogers, psychologue humaniste qui visait l'empuissantement et l'autodétermination des personnes, tant dans des contextes thérapeutiques, de groupes aux buts divers (académique, religieux, politique à visée de résolution de conflits, etc.). Ces écrits sont particulièrement accessibles, y compris pour les personnes non formées à la psychologie, notamment ses ouvrages *Liberté pour apprendre*, *Le développement de la personne*.↵
3. Si vous êtes acolyte des illustres de l'académie française, vous devez dire « binette » ou « frimousse » pour désigner un smiley.↵
4. Follower = « acolyte des illustres » si votre allégeance va à l'Académie française, quoique je pense qu'elle se fout un peu de la gueule des personnes utilisant Internet, voire de la population tout court, quand on voit qu'elle a rejeté l'usage commun du masculin pour « covid » à la grande joie des Grammar Nazis qui auront une occasion supplémentaire de corriger leurs interlocuteurs. Voir l'explication de l'académie sur cette traduction ; on pourrait dire « abonnés » mais il me semble que cela reste trop associé à l'image de quelqu'un qui a acheté un abonnement pour accéder à un contenu. Le terme « adepte » est utilisé aussi par bing, mais là encore il me semble que cela nous renvoie à une image erronée du follower (qui n'est pas forcément partisan du contenu suivi, encore moins fidèle à lui comme il le serait d'une religion).↵
5. Une étude sur les vulgarisateurs le montre bien : « *Frontiers. French Science Communication on YouTube : A Survey of Individual and Institutional Communicators and Their Channel Characteristics Communication* », frontiersin.org ; ou en vidéo : Analyse des

vulgarisateurs scientifiques sur Youtube ; ou dans ce thread : « On a analysé plus de 600 chaînes et 70 000 vidéos de vulgarisation scientifique en français, et complété cette analyse par un sondage auprès de 180 youtubeurs. Nos résultats (avec @SciTania @MasselotPierre @tofu89) viennent d'être publiés dans Frontiers in communication », Stéphane Debove sur Twitter ; par exemple seul 12 % des vulgarisateurs (sur 600 chaînes françaises) gagnent plus de 1000 euros par mois, 44 % ne gagnent rien du tout.↵

(à suivre...)

Si vous trouvez ce dossier intéressant, vous pouvez témoigner de votre soutien aux travaux de Hacking Social par un don sur tipee ou sur Liberapay